

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES BAUDELAIRE

JUVENILIA
ŒUVRES POSTHUMES
RELIQUIÆ

I

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE
M. JACQUES CRÉPET



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6 .

MCMXXXIX

LA PRÉSENTE ÉDITION
DES
ŒUVRES POSTHUMES DE CHARLES BAUDELAIRE
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE J. DUMOULIN, A PARIS.

Il a été tiré des Œuvres complètes de Baudelaire :

50 exemplaires, numérotés 1 à 50, sur papier de Chine,
50 exemplaires, numérotés 51 à 100, sur papier du Japon impérial.

AVERTISSEMENT.

Le présent recueil, complet en deux volumes, contient tous les écrits de Baudelaire qui n'avaient pas été compris dans l'édition dite définitive de ses Œuvres complètes (1868-1870), à l'exception, s'entend, de ceux auxquels leur nature ou substance nous avait imposé de faire place dans quelque tome antérieur de cette collection, et dont on trouvera la nomenclature p. 354.

En somme, c'est encore les Œuvres posthumes de 1908, dont nous avons approximativement conservé le classement, tout en introduisant dans chaque division un ordre chronologique plus rigoureux, — mais purgées de leurs erreurs documentaires ou infidélités typographiques, mais mises à jour (c'est-à-dire grossies de tout ce qu'on a retrouvé de notre auteur depuis trente ans), mais commentées à la lumière d'un examen analytique et exégétique poussé aussi loin qu'il était de nous.

Précisons.

Tous les textes qui figurent ici ont été révisés, soit sur les manuscrits autographes quand il en existait, soit, à défaut, sur les impressions préoriginales, et toutes les variantes, omissions ou coquilles des versions successives ont été relevées.

Toutes les sources connues ont été mises à profit et même celles qui ont rapport à des poèmes perdus, à des pages d'une attribution basardeuse, voire à des apocryphes. On trouvera dès le présent volume plusieurs morceaux qui ne figurent nulle part ailleurs, tels Le Gâteau des Rois, Puisque Réalisme il y a et une Note sur le théâtre. Et le suivant apportera des inédits plus importants encore, notamment, en son intégrité, Pauvre Belgique, que l'Institut a bien voulu nous autoriser à publier, et un fragment des Lettres d'un atrabilaire dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Gaston Calmann-Lévy, — outre les Amœnitates belgicæ au complet, bien qu'elles ne soient pas dans le domaine public, et des Chansonnettes anglaises, demeurées à peu près inconnues.

Tous les renseignements dus à nos devanciers ont été vérifiés, ce qui nous a conduit à en rectifier bon nombre, et parfois touchant des points de première importance, comme le classement des Journaux intimes ou la source réelle du Marquis du 1^{er} Houzards.

Tous les éléments de ce recueil ont été l'objet d'une annotation minutieuse, et, pour plusieurs : Causeries du Tintamarre, Anniversaire de la naissance de Shakespeare, Lettre à Jules Janin, Une Réforme à l'Académie, par exemple, entièrement ou quasi-entièrement nouvelle.

Tous les points obscurs de ces textes : noms de personnes ou de lieux, circonstances, petites énigmes, allusions, etc., ont été élucidés ou, quand le succès n'avait pas récompensé nos recherches, nous l'avons dit en toute netteté.

Enfin, pour les questions encore controversées, — telle celle des Vers retrouvés qu'en l'état actuel de la documentation il paraît impossible de trancher, — nous avons, à défaut d'une conclusion, du moins fourni au lecteur, et dans l'esprit le plus objectif, toutes informations de nature à lui permettre de s'en faire une idée exacte.

J. C.

P.-S. — Un *Index* commun aux deux tomes accompagnera le second.

POÉSIE (1).

(1) V. aussi *Idéolus*, p. 49, et la *Note complémentaire*, p. 426-442.
Le *Salon caricatural* et les *Amœnitates belgicæ* seront donnés au tome II.
Les titres placés entre crochets dans le texte sont ceux qui semblent
ne pas appartenir à Baudelaire, mais être de l'invention de ses éditeurs.

LES FLEURS DU MAL
(FRAGMENTS INEMPLOYÉS).

[1]

BRIBES.

ORGUEIL.

Anges habillés d'or, de pourpre et d'hyacinthe.

Le génie et l'amour sont des devoirs faciles.

J'ai pétri de la boue et j'en ai fait de l'or.

Il portait dans ses yeux la force de son cœur.
Dans Paris son désert vivant sans feu ni lieu,
Aussi fort qu'une bête, aussi libre qu'un Dieu.

LE GOINFRE.

En ruminant, je ris des passants faméliques.

Je crèverais comme un obus,
Si je n'absorbais comme un chancre.

Son regard n'était pas nonchalant, ni timide,
 Mais exhalait plutôt quelque chose d'avide,
 Et, comme sa narine, exprimait les émois
 Des artistes devant les œuvres de leurs doigts.

Ta jeunesse sera plus féconde en orages
 Que cette canicule aux yeux pleins de lueurs
 Qui sur nos fronts pâlis tord ses bras en sueurs,
 Et soufflant dans la nuit ses haleines fiévreuses,
 Rend de leurs frêles corps les filles amoureuses,
 Et les fait au miroir, stérile volupté,
 Contempler les fruits mûrs de leur virginité.

Mais je vois à cet œil tout chargé de tempêtes
 Que ton cœur n'est pas fait pour les paisibles fêtes,
 Et que cette beauté, sombre comme le fer,
 Est de celles que forge et que polit l'Enfer
 Pour accomplir un jour d'effroyables luxures
 Et contrister le cœur des humbles créatures.

Affaissant sous son poids un énorme oreiller,
 Un beau corps était là, doux à voir sommeiller,
 Et son sommeil orné d'un sourire superbe

.

L'ornière de son dos par le désir hanté.

L'air était imprégné d'une amoureuse rage ;
 Les insectes volaient à la lampe et nul vent
 Ne faisait tressaillir le rideau ni l'auvent.
 C'était une nuit chaude, un vrai bain de jouvence.

Grand ange qui portez sur votre fier visage
 La noirceur de l'Enfer d'où vous êtes monté ;
 Dompteur féroce et doux qui m'avez mis en cage
 Pour servir de spectacle à votre cruauté,

Cauchemar de mes nuits, Sirène sans corsage,
 Qui me tirez, toujours debout à mon côté,
 Par ma robe de saint ou ma barbe de sage
 Pour m'offrir le poison d'un amour effronté ;

.

DAMNATION.

Le banc inextricable et dur,
 La passe au col étroit, le maëlstrom vorace,
 Agitent moins de sable et de varech impur

Que nos cœurs où pourtant tant de ciel se reflète ;
 Ils sont une jetée à l'air noble et massif,
 Où le phare reluit, bienfaisante vedette,
 Mais que mine en dessous le taret corrosif ;

On peut les comparer encore à cette auberge,
 Espoir des affamés, où cognent sur le tard,
 Blessés, brisés, jurants, priant qu'on les héberge,
 L'écolier, le prélat, la gouge et le soudard.

Ils ne reviendront pas dans les chambres infectes ;
 Guerre, science, amour, rien ne veut plus de nous.
 L'âtre était froid, les lits et le vin pleins d'insectes ;
 Ces visiteurs, il faut les servir à genoux !

SPLEEN.

[II]

[ÉPILOGUE

ADRESSÉ A LA VILLE DE PARIS.]

Tranquille comme un sage et doux comme un maudit.

J'ai dit :

Je t'aime, ô ma très belle, ô ma charmante...

Que de fois...

Tes débauches sans soif et tes amours sans âme,

Ton goût de l'infini

Qui partout, dans le mal lui-même, se proclame,

Tes bombes, tes poignards, tes victoires, tes fêtes,

Tes faubourgs mélancoliques,

Tes hôtels garnis,

Tes jardins pleins de soupirs et d'intrigues,

Tes temples vomissant la prière en musique,

Tes désespoirs d'enfant, tes jeux de vieille folle,

Tes découragements ;

Et tes feux d'artifice, éruptions de joie,

Qui font rire le Ciel, muet et ténébreux.

Ton vice vénérable étalé dans la soie,

Et ta vertu risible, au regard malheureux,

Douce, s'extasiant au luxe qu'il déploie.

Tes principes sauvés et tes lois conspuées,

Tes monuments hautains où s'accrochent les brumes,

Tes dômes de métal qu'enflamme le soleil,
Tes reines de théâtre aux voix enchanteresses,
Tes tocsins, tes canons, orchestre assourdissant,
Tes magiques pavés dressés en forteresses,

Tes petits orateurs, aux enflures baroques,
Prêchant l'amour, et puis tes égouts pleins de sang,
S'engouffrant dans l'Enfer comme des Orénoques,

Tes anges, tes bouffons neufs aux vieilles défroques.

Anges revêtus d'or, de pourpre et d'hyacinthe,
O vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.

Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,

Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.

POÈMES DIVERS.

N'est-ce pas qu'il est doux, maintenant que nous sommes
Fatigués et flétris comme les autres hommes,
De chercher quelquefois à l'Orient lointain
Si nous voyons encor les rougeurs du matin,
Et, quand nous avançons dans la rude carrière,
D'écouter les échos qui chantent en arrière
Et les chuchotements de ces jeunes amours
Que le Seigneur a mis au début de nos jours?...

—

Il aimait à la voir, avec ses jupes blanches,
Courir tout au travers du feuillage et des branches,
Gauche et pleine de grâce, alors qu'elle cachait
Sa jambe, si la robe aux buissons s'accrochait...

INCOMPATIBILITÉ.

Tout là-haut, tout là-haut, loin de la route sûre,
Des fermes, des vallons, par delà les coteaux,
Par delà les forêts, les tapis de verdure,
Loin des derniers gazons foulés par les troupeaux,

On rencontre un lac sombre encaissé dans l'abîme
Que forment quelques pics désolés et neigeux ;
L'eau, nuit et jour, y dort dans un repos sublime,
Et n'interrompt jamais son silence orageux.

Dans ce morne désert, à l'oreille incertaine
Arrivent par moments des bruits faibles et longs,
Et des échos plus morts que la cloche lointaine
D'une vache qui paît aux penchans des vallons.

Sur ces monts où le vent efface tout vestige,
Ces glaciers pailletés qu'allume le soleil,
Sur ces rochers altiers où guette le vertige,
Dans ce lac où le soir mire son teint vermeil,

Sous mes pieds, sur ma tête et partout le silence,
Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver,
Le silence éternel et la montagne immense,
Car l'air est immobile et tout semble rêver.

On dirait que le ciel, en cette solitude,
Se contemple dans l'onde, et que ces monts, là-bas,
Écoutent, recueillis, dans leur grave attitude,
Un mystère divin que l'homme n'entend pas.

Et lorsque par hasard une nuée errante
Assombrit dans son vol le lac silencieux,
On croirait voir la robe ou l'ombre transparente
D'un esprit qui voyage et passe dans les cieux.

[CHANSON.]

[*En collaboration.*]

Il fut toujours fort bien en cour,
 Même en cour citoyenne.
 On dit, le bruit fâcheux en court,
 Qu'il fit *la Parisienne*.

Avec *l'École des Vieillards*,
 Il amassa quelques milliards
 De liards.
 Oh! oh! oh! oh! etc.

.

[A HENRI HIGNARD.]

Tout à l'heure je viens d'entendre
 Dehors résonner doucement
 D'un air monotone et si tendre
 Qu'il bruit en moi vaguement,

Une de ces vieilles plaintives,
 Muses des pauvres Auvergnats,
 Qui jadis aux heures oisives
 Nous charmaient si souvent, hélas!

Et, son espérance détruite,
Le pauvre s'en fut tristement ;
Et moi je pensai tout de suite
A mon ami que j'aime tant,

Qui me disait en promenade
Que pour lui c'était un plaisir
Qu'une semblable sérénade
Dans un long et morne loisir.

Nous aimions cette humble musique
Si douce à nos esprits lassés
Quand elle vient, mélancolique,
Répondre à de tristes pensers.

— Et j'ai laissé les vitres closes,
Ingrat, pour qui m'a fait ainsi
Rêver de si charmantes choses,
Et penser à mon cher Henri !

[A ANTONY BRUNO.]

Vous avez, compagnon, dont le cœur est poète,
Passé dans quelque bourg tout paré, tout vermeil,
Quand le ciel et la terre ont un bel air de fête,
Un dimanche éclairé par un joyeux soleil ;

Quand le clocher s'agite et qu'il chante à tue-tête,
Et tient dès le matin le village en éveil,
Quand tous pour entonner l'office qui s'apprête,
S'en vont, jeunes et vieux, en pimpant appareil ;